

MANUSCRIT DE LA COMTESSE  
de LOOZ-CORSWAREM RELATANT  
L'ARRIVEE DES ALLEMANDS CHEZ  
ELLE, EN CES JOURS SOMBRES  
D'AOUT 1914.

Copie, pour mes enfants du manuscrit de ma mère  
relatant l'arrivée des Allemands chez nous, en ces  
jours sombres d'août 1914.

Comte Arnold de Loos - Corswarem.

Dimanche 23 août 14.

On nous dit que les Français sont près d'ici, et même très près à Mont Ste Geneviève, plus près encore, au Planty ! Cette nouvelle nous combla d'allégresse. Depuis si longtemps nos journaux les annonçaient vers Charleroi nous commençons à désespérer de les voir. Aveugles et endormis que nous étions, nos inquiétudes quant à la guerre s'évanouirent d'un trait. Et puis nos journaux insipides et menteurs nous l'affirmaient chaque matin: "L'ennemi est tenu devant les forts de Liège qu'il ne parvient pas à entamer - Namur est défendu par des forces massées - La vallée de la Sambre est gardée par nos bons alliés les Français " Bref tout allait bien, l'ennemi ne passerait pas. Jusqu'ici très peu de morts de notre côté, mais des hécatombes parmi les Allemands. Et nous, naifs, triomphions à deux pas de notre perte et, sagement assoupis, nous dormions.

Ils étaient donc au Mont. Mes filles, craignant alors que la guerre se terminât sans qu'elles en eussent rien vu, partirent accompagnées de leur tante, vers le Planty. Le canon tonnait fort. A chaque coup, les fruits se détachaient et tombaient autour d'elles dans le verger (première phase du combat de Colarmont). Elles restaient là seules, regardant et diverties par cette vue d'un phénomène qu'elles ignoraient : le choc de la déflagration de l'air sur un fruit mûr.

Le Commandant qui occupait ce poste les jugeant en danger sortit de la maison de Bodson et vint vers elles, "Ces jeunes filles n'ont donc point peur" dit-il. Elles répondirent en un candide sourire: "Oh! non, point du tout!" Leur complète ignorance du danger leur faisait sans aucun effort braver tout danger.

Ils étaient donc au Mont et nous les attendions au château car il nous semblait impossible qu'ils n'y vinssent pas. Et cependant ils ne venaient point. Enfin, à midi, un coup de sonnette retentit. J'étais si impatiente que, d'un élan je me précipitai vers la porte sans attendre que le domestique vint ouvrir, et

je vis deux officiers très jeunes et très souriants (des Dragons) devant qui je ne pus dissimuler ma joie. "Ah! c'est vous leur dis-je comme si je les connaissais, entrez donc, nous vous attendons. - Qui Madame, c'est nous, et voici ce qui nous amène. Nous venons vous demander si vous ne voudriez pas nous donner du vin pour le dîner de notre Commandant - Entrez leur dit mon mari, vous ne porterez pas ce fardeau, je vais l'envoyer à votre cantonnement, venez vous reposer. "Nous ne pouvons guère nous attarder, le Commandant ignore que nous sommes ici ... mais tout de même ... un instant si vous le permettez." Ils entrèrent: "Nous sommes cantonnés très près d'ici .. un joli cantonnement, de braves gens... Geneviève sur les monts, qu'ils disent". Regardant autour d'eux "Comme on est bien ici... nous reviendrons... si vous le voulez, Madame, nous reviendrons après la guerre vous conter notre odyssee". J'acceptai joyeusement, la pensée qu'un danger pourrait les atteindre ne me vint même pas, ils étaient si confiants, leur optimisme nous avait gagnés de même que l'allégresse de notre accueil les avait épanouis. Ils se levèrent: "Nous ne pouvons tout de même plus rester... Et puis.. nous n'avons aucune arme sur nous.. C'est crâne, n'est-ce pas?" Mon mari se tut, les trouvant plus imprudents que crânes.

Ils prirent définitivement congé. Nous ne leur rendîmes pas le mauvais service de les retenir et l'on se quitta le plus affectueusement du monde, comme se quittent de vieux amis qui se reverront bientôt.

Deux jours plus tard nous apprîmes qu'à peine assis à table chez Bodson ils avaient reçu l'ordre de se replier immédiatement. Nos bouteilles débouchées servirent à l'ennemi et eux, toujours optimistes, ne croyant point possible un combat si proche, s'arrêtèrent trop tôt dans leur course, à Bienne-lez-Happart, où ils furent surpris le lendemain et taillés en pièces.

"Nous reviendrons, Madame - Je vous attends, mes chers petits". Hélas!...

Alors nous dinâmes, rassérénés par cette aimable visite. En sortant de table, comme nous reposions mélancoliquement au salon, regardant vers trois heures le chemin cendré j'y vis apparaître cinq hommes se dirigeant doucement vers le château: trois soldats, deux civils. Inoubliable et triste spectacle! L'un soutenait par un bras valide son autre bras inerte, l'autre laissait misérablement pendre ses deux bras fracassés, le troisième boitait à leurs côtés, les civils portaient les fusils. Nous courûmes vers eux les menant à la lingerie qui convenait mieux qu'aucune autre chambre pour abriter ce fragile et précieux dépôt. Avec quelle compassion nous les accueillîmes, avec quelle incapacité nous les soignâmes! Les voyant si endoloris, si épuisés de souffrances je fis chercher le docteur du village, il vint aussitôt mais ces pauvres membres disjointes réclamaient d'autres appareils que ceux d'une salle d'opération de fortune. Il dut se contenter de les soutenir provisoirement de façon à ce qu'ils puissent être transportés sans heurt dans une camionnette double de paille et de foin.

Ils étaient du Calvados, tous, "du Calvados, ma bonne Dame" et tous si reconnaissants, si humbles dans nos mains. Leur terreur était d'être rejoints par l'ennemi et ils suppliaient qu'on voulût bien les mener de suite à la Croix Rouge de Lobbes. Un pas d'homme ayant résonné dans le corridor "Fermez la porte! enjoignit le Commandant d'un ton qui n'admettait aucune réplique, les voilà! ils vont nous massacrer!" Une seconde, et plus rassuré il ajouta: "Du reste, s'il en vient un, je l'étouffe!"

Mais le nouveau venu, loin d'être ennemi était des leurs et reçut un dur accueil de son Commandant. "Ce n'est pas ici qu'il devrait être, grommela-t-il entre ses dents, c'est au feu!" Cependant sa mine témoignait assez qu'un réconfort lui était nécessaire. Entendit-il cette parole amère? je l'ignore, il se rapprocha respectueusement de son chef pour lui rendre compte de l'action entamée et nous nous écartâmes pour ne point les troubler.

A ce moment, la camionnette s'arrêta devant le château. Nous revînmes près de chacun d'eux pour leur donner un dernier cordial et une rapide inspection et c'est alors que le plus misérable de tous m'édifia grandement, à son insu.

Il souffrait d'une balle à la cuisse, et comme je le découvrais, un peu, pour revoir sa blessure il se retourna, doucement, par pudeur, vers le mur en soupirant: "C'est pour ces petites demoiselles."

O doux échange des mérites de chacun, effort moral et mutuel de deux faiblesses s'unissant en un même but d'ardente charité! Je tentais de secourir cet homme défaillant et lui, ce gros inconnu par un sursaut de volonté surmontait sa douleur - pour ne pas effaroucher mes enfants.

Craignant, ô optimistes, que la guerre fût close, bien entendu : trop heureux qu'elle fût close mais regrettant de n'avoir pas entrevu un seul uniforme ennemi nous sortîmes du parc et nous promenâmes fort innocemment sur la route, vers le Bultiau. Un gamin rencontré: "Est-ce vrai qu'il y a des Uhlans près d'ici? Oui.. on dit que oui.. il y en a un tout près d'ici, derrière la grosse meule.. il "tend" après un autre". Par bonheur, nous fîmes lentement demi tour au lieu d'aller y voir. A ce moment cinq rapides autos grises remplies d'officiers nous croisèrent sur la route, allant vers Binche. Au moins, dis-je, ceux-là ne sont point pour nous, au revoir! Car je désirais les voir, mais point du tout les subir.

Rôle ingrat que celui de prophète! j'allais durement l'apprendre.

Revenant à petits pas vers le château mon mari et moi vîmes deux officiers à cheval s'arrêter devant le perron. Leurs bêtes, un alezan et un noir, étaient superbes. Ils saluèrent, et comme nous approchions, sans hâte, ils nous dirent en bon français que leur état-major désirait dîner et loger au château. Loger! Dîner! Ma demeure croulant sur moi ne m'eût pas plus suffoquée "C'est impossible, dis-je avec la candeur de l'innocence, ma boucherie qui m'est envoyée tous les samedis ne m'est point arrivée hier je suis donc

tout à fait dépourvue et rien à trouver aujourd'hui".

Sans doute je pâlistais à mon insu en lui dépeignant mon infortune car il me dit doucement comme rassurant un enfant craintif: "Il ne faut pas avoir peur, Madame, nous ne ferons rien, rien du tout! Nous demandons seulement à loger et à dîner comme vous pourrez" Je n'ai pas peur du tout lui dis-je vexée de paraître poltronne mais il m'est impossible de vous recevoir aujourd'hui". Il continua, enjambant toutes mes raisons: "Nous ne demandons rien, rien que des pommes de terre! - Alors..dis-je" Cette fois il était entré dans la place, et gravissant le perron: "Puis-je visiter les chambres? - Certes dis-je, veuillez me suivre. Il le fit, mais il était si éreinté qu'il s'asseyait deux secondes sur chaque chaise rencontrée, même il se laissa choir, tout étendu, sur le coffre si dur du hall.

Quelles qu'elles fussent, toutes les chambres lui convinrent "Je voudrais en avoir sept. - Impossible. Nous sommes nombreux ici et en occupons beaucoup. Il ne m'en reste que cinq.. peut-être". Il réfléchit. (J'appris ceci durant la guerre: dans les opérations importantes de la vie, il est beaucoup plus utile de savoir réfléchir que de savoir raisonner. L'un fait éviter les maux, l'autre les amène ou les fortifie). Il réfléchit: soit dit-il. Donnez-nous tout ce que vous pourrez nous donner, nous aviserons ensuite entre nous". Puis voyant quatre matelas par terre: voulez-vous faire poser sur ces matelas quatre oreillers, quatre couvertures, une paire de draps, voici déjà dit-il, désignant les draps - Non, dis-je ceux-ci sont du vieux linge destiné à la Croix Rouge, ils n'auront plus d'autre emploi - Mais si, fit-il, ils sont propres et très suffisants, je vous assure, et ne vous donnez pas la peine de faire préparer les lits, chacun de nous fera le sien". Décidément il était souple et résolu à tout emporter par la douceur.

J'appelai mes filles de service pour leur distribuer le linge et leur dis de préparer les lits disponibles et de regagner les sousterrains aussitôt

cette besogne terminée.

Quant à moi, jugeant tout en ordre je descendis vivement au petit salon pensant m'y reposer. Mais deux officiers s'y trouvaient déjà, bientôt suivis par d'autres. Car, je ne sais pourquoi, tous s'y arrêtaient un instant, les uns montant pour trouver leur logement, les autres descendant, prêts pour le dîner. L'un dit en entrant: "Là! maintenant nous n'avons plus qu'à attendre le général!" Ils parlèrent entre eux très discrètement, je n'écoutais point ni me mêlais à leur conversation.

Toutefois l'un d'eux me dit: "Avez-vous déjà reçu ici d'autres belligérants, Madame?" Cette fois j'eus peur, vraiment peur, car je crus la vie de mon mari suspendue à ma réponse. Les racontars de nos journaux relatant les atrocités des Allemands fusillant les civils me revint en mémoire et troublèrent mes esprits. Que faire? Mentir? Certainement non! Avouer? mais avouer quoi? Je n'avais rien à avouer et cependant, à peine nos Français sortaient-ils du château les ennemis frappaient à notre porte. Alors d'une voix blanche, je murmurai: "Presque pas... un instant... trois seulement... et si blessés... si misérables... ils sont transportés à la Croix Rouge".

(J'ignorais alors cette préoccupation, cette terreur qui hantait le soldat allemand en logement chez le civil, d'y découvrir un ennemi blotti dans un lit ou dans les détours d'un vestibule, c'est pourquoi ils enserrent de questions ceux qui les abritent. Ils veulent une place nettement balayée avant d'y installer leur repos - Après tout, cette préoccupation est naturelle en temps de guerre).

Mais lui vit mon trouble et s'en vexa: "Qu'est-ce que ça fait, dit-il brusquement, vous êtes chez vous, vous faites ce que vous voulez". Mais j'étais si éperdue qu'au lieu de laisser tomber cette conversation brûlante, je parachevai ma bêtise en ajoutant: "C'est que... on dit parfois que vous achevez les blessés... Vous ne feriez pas cela ici... n'est-ce pas... pas chez moi... - Mais, Madame, fit-il, que dites-vous là?... Qui dit de telles calomnies? Ce sont vos journaux qui inventent ces

mensonges? - Oui, reprit un autre rouge de colère, leurs journaux n'ont publié que des mensonges depuis la guerre. Avant hier, je rassurais un jeune enfant tapi derrière une porte, sa mère me dit : Il a si peur, on lui a dit que les Allemands mangent les petits enfants! Partout nous trouvons les maisons vides. Vous êtes le premier château habité que nous rencontrons, c'est odieux!"

Il est vrai que de bons avis, des conseils de courages, d'abnégation, de vrai patriotisme étaient introuvables dans nos journaux sauf quand ils apportaient des enseignements du Cardinal Mercier. Quant aux nouvelles de la guerre, ils nous les donnaient stupidement tronquées et propres à nous induire dans une somnolente erreur, qui nous rendit les plus mauvais services.

A peine remise de cette émotion, ma belle-soeur entra et vint à moi : "Regardez, me dit-elle, ils vont abattre le gros hêtre - Lequel ? - Devant le bureau - "Je me levai et vis en effet la prairie occupée par une centaine d'hommes qui montaient une tente, et autour du gros hêtre, beaucoup d'hommes encore. "C'est vrai, dis-je en me retournant vers eux, vous allez abattre cet arbre, c'est le plus beau, c'est dommage." Je parlais avec résignation et sans aucune colère, c'était mon premier acquiescement au cortège des maux dont nous allions être accablés. Pour la seconde fois mais avec l'expression d'une légère ironie "Mais Mattame, Mattame, mais non, mais non! Pourquoi l'abattre? Nos soldats vont se reposer sous ces arbres".

Je n'en suis pas certaine mais je pensai entendre l'un d'eux, mis en gaieté par ma naïveté dire bas à son voisin : "Il me semble qu'elle a décidément envie que nous abattions quelque chose ici".

Moi je sentis que je ferais mieux de me taire désormais. J'avais compris ma première leçon de guerre : parler peu, attendre avant de parler.

Tant d'événements inattendus m'avaient distraite de l'habitude de changer de robe vers l'heure du dîner. Je portais encore celle que j'avais revêtue pour recevoir nos blessés, et qui ne convenait point à

l'heure où nous étions : une même blousette de coton blanc à pois noirs sur une jupe noire, vraie tenue, très petite tenue, d'infirmière. Que faire donc? Changer? Monter à mon chambre, quitter ma place de vigie et de châtelaine au salon pour revêtir une tenue de réception en faveur d'hôtes qui s'imposaient sans que je les eusse invités. Eh bien, puisque c'est pour moi l'heure de suivre mon caprice, je le suivrai en restant telle!

Un trait piquant ici. Je crus remarquer que ce détail n'échappait point à l'officier chargé d'attendre le général, celui-là même avec qui j'avais négocié dès notre entrée. A chaque quart d'heure environ il entrait au petit salon, s'approchait très respectueusement et me disait très sérieusement comme si ce message faisait partie de sa mission : "Le général est sur la route de Buvrinnes. Dans une heure, il sera ici." J'acquiesçai sans plus. Quinze minutes plus tard, il recommençait : "Le Général arrivera dans trois quarts d'heure. C'est un homme fort aimable". Peu après : "Le général a été ministre de la guerre en Allemagne. C'est un grand personnage. Il viendra dans une demi heure." Enfin peu après : "Le général approche. Il habite un palais royal à Munster. Il occupe une haute situation. Il est très respecté." Je répondais : Oui, distraitement et il s'éclipsait pour reparaitre peu après.

C'est alors qu'un de ces Messieurs s'approchant de mon mari lui dit : "Monsieur le Comte, pouvez-vous nous réserver une chambre quelle qu'elle soit, même non meublée, seulement avec une table et deux chaises." On lui assigna le bureau du premier étage qui semblait devoir convenir parfaitement, et l'on y pensa plus.

Enfin un remous se produisit. Je quittai le petit salon et je vins rejoindre mon mari dans le vestibule où il était assis, seul, face à la porte d'entrée.

Un second remous. A l'heure dite du général, car c'était lui qui entrait. Il descendit d'auto avec souplesse et d'un pas très rapide se dirigea vers le vestiaire. Il en sortit presque aussitôt et,

lentement, vint à nous. Nous ne bougeâmes point. Il approcha sans aménité aucune jusque deux mètres de nous environ, on se dit : Soir sans se tendre la main et, voulant parler la première, je lui dit : "Général voulez-vous entrer au salon?" Il me suivit sans mot dire et s'assit avec ceux qui trouvaient des sièges, et nous deux (mes enfants avaient dîné plus tôt.)

On eut dû servir immédiatement mais mon benêt domestique, pris de peur, n'annonçait point, et les instants semblaient des siècles dans le silence de cette assemblée d'inconnus. Tout à coup, le général pour qui les minutes d'une aussi mémorable journée étaient comptées se leva brusquement de son fauteuil et prit la porte, empruntant le vestibule pour le traverser à grands pas. Durant une seconde, je demeurai consternée. Quoi? je l'avais autorisé à entrer dans mon salon, à s'y reposer, et lui, sans s'excuser se levait, parcourait ma maison et me laissait seule comme si c'était moi l'étrangère, et tout à l'heure sans doute il me ferait appeler, comme une étrangère encore et m'autoriserait peut-être à m'asseoir à la salle à manger, à la place qu'il voudrait bien me désigner. Non! je n'abdiquerais pas de si tôt mon autorité. Je pris mon élan, je le suivis et le rejoignis au moment d'atteindre la salle à manger. Il me parut surpris de m'entendre sur ses talons : "Général, voulez-vous entrer ici... et vous asseoir, là, si vous le voulez bien" (Je lui désignais la chaise à la droite de la mienne.) Comme si cet incident était prévu, il obéit très simplement. J'étais assise, les officiers entraient et s'asseyaient à leur guise.

Nous avions gagné une manche, il s'agissait de continuer, de sauver nos vies, de rester maîtres chez nous sans les agacer de vexations puériles. L'essentiel maintenant était de parler, de les enrouler sous des paroles banales. Oui, mais où trouver ces paroles ?

Comme il le fait souvent, le hasard vint à notre secours. Le Général, se penchant un peu vers moi : "Avez-vous déjà été à Berlin, Madame?" Parole bénie

pour le salutaire effet qu'elle produisit, parole banale s'il en fut, soulagée du poids qui m'oppressait, je répondit sans chercher de paroles tranchantes, comme un pensionnaire répond très simplement à la question facile d'un léger examen et, avec une conviction magnifique : " Oh! Nein, dass ist zu weit! "

Le visage du Général se détendit. Il attira l'attention de son voisin et lui murmura de façon à ce que je puisse entendre : " La comtesse n'a jamais été à Berlin. Elle trouve que Berlin, c'est loin de Buvrinnes! " Harrassés comme ils étaient ils trouvèrent ce mot exact et plaisant et se le passèrent l'un à l'autre en souriant.

Un autre hasard, bien plus inattendu, me vint, en aide par mon autre voisin de table. En posant la main sur sa cuiller il attira mon attention : " Comme c'est étrange! On me sert ici à Buvrinnes les couverts dont je me sers chaque jour chez moi! " C'est tout de même un peu fort, me dis-je, voici que déjà nos couverts sont à eux! Et me redressant : " Comment cela, dis-je? - Mais oui! Ces couverts sont Wolff et moi, je suis Wolff-Metternich! Ah! fis-je soulagée, ils sont aussi Wolff de Clairbois, et mon mari est Clairbois par sa grand'mère ". L'incident fut clos.

Peu après j'entendis l'un de ces messieurs dire à son voisin: " N'oubliez pas de prier le Comte de laisser la nuit une porte du château ouverte à notre disposition ". Et bien que ce rappel ne s'adressait point à moi j'interrompis aussitôt : Allen! Allen! car il me paraissait plaisant de n'en demander qu'une quand, toutes ouvertes, elles suffisaient à peine à leur mouvement. En effet, de toute la nuit le passage ne se ralentit pas une seconde, toujours, toujours, on voyait, on entendait ces théories d'hommes monter, descendre, par rang, sur file à droite montant, sur file à gauche descendant et cela dans un ordre qui nous surprit et un silence pour tout dire admirable en tels instants.

Je dis au général (encore les propos banals): " Nous

avons entendu le canon aujourd'hui. Il semblait même très près d'ici - Oui, fit-il avec un demi sourire chargé d'amers souvenirs il a fait chaud aujourd'hui." C'était le combat de Collarmon. Cet homme a la parole brève, il dit deux mots, puis il tombe en réflexions!

Je lui dis: "Tout à l'heure j'ai vu passer trois autos grises sur la route. Dans la troisième un officier se trouvait seul. C'était vous sans doute, général? - Ich bin immer in die erste." Il me dit: "Avez-vous déjà logé d'autres belligérants? - Non, vous êtes les premiers, et cependant le village était plein d'Anglais en passage hier - De l'infanterie ou de la cavalerie? - De la cavalerie... de très beaux chevaux. Il parut très surpris de cette nouvelle et je le fus bien plus d'apprendre qu'il l'ignorait. Je pris in petto la résolution de ne plus répondre à aucune question touchant la guerre, et plusieurs fois durant ces premiers jours brûlants des hostilités je constatai qu'ils n'avaient point connaissance des renseignements dont ils eussent dûs être avertis.

Mon voisin Wolff me dit à brûle pourpoint: "Léopold II était un grand Roi." Je n'hésitai point: Oh! oui, nous l'avons tenu pour tel - Je pense que peut-être s'il vivait encore, cette guerre-ci ne serait pas." Je me tus, je commençais à connaître mon métier.

Un officier me dit respectueusement: "Madame, me permettez-vous de tremper une pêche au cours du dîner? - Certainement, fis-je." Mais il sembla que cette parole, si mince d'apparence, cachait un orage, car incontinent je réfléchis: tremper une pêche signifie mouiller du champagne, et où est le champagne? N'arrivons-nous point au début de l'orgie?

Peu après cet officier me dit: "Madame, ne donnerez-vous point de champagne?" (Mon mari chef unique de la cave ici, avait servi du vin rouge, et du blanc). "Je ne le pense pas, répondis-je avec peu d'assurance". Je connaissais la façon de voir de mon mari et que, par prudence devant les excès, dans l'atmosphère où nous nous trouvions il n'en donnerait pas.

Un autre officier me dit: "Madame notre général est



1. Uhlán du 2e régiment wurtembergeois  
2-3. Sous-officier et officier des sections d'assaut.

habitué à boire du champagne tous les soirs. Je pense qu'un verre lui ferait plaisir". Je murmurai: "Pas aujourd'hui". Il insista: "Je pense que le général est un peu fatigué, un verre de champagne lui ferait du bien." Je m'efforçais de rester imperturbable et cependant le trouble me saisissait. Si nous refusions obstinément ils pourraient s'emporter, piller la cave (ce qui m'importait peu) nous bannir de devant leur face, puis tout saccager peut-être. Et si nous leur cédions, à quel dégradant spectacle serions-nous peut-être encore contraints d'assister, des hommes ivres chez moi! Alors, figée entre ces deux alternatives je me sentis incapable de répondre, je regardai mon mari pour l'investir seul de toute la responsabilité d'un instant si tragique et je lui dis: On demande un verre de champagne pour le général ... Il ne s'émut pas, il n'hésita pas, il répondit comme à une question naturelle et indifférente, avec une douceur, contre laquelle on sentait que rien ne prévaudrait: Pas aujourd'hui. Si vous le voulez bien nous garderons le champagne pour le jour du retour de nos fils."

Cette évocation de nos fils au front fut une inspiration merveilleuse. Elle les retourna d'un coup. Ils eurent le tact de ne plus insister et la bonne grâce de ne pas forcer la porte de la cave.

Au début du dîner j'avais demandé au général s'il n'avait point rencontré le premier régiment de lanciers dont nous étions sans nouvelles. Loin de leur cacher le métier de nos fils comme le firent tant d'autres pour les leurs il me plaisait au contraire qu'ils en fussent informés. Ils n'en témoignèrent nul ressentiment et plus d'un nous souhaita au départ de les retrouver bientôt.

Nous étions au dessert "Allons au salon," dis-je au général. Il m'y suivit. Mais voici qu'en y entrant nous vîmes dans la pénombre qu'y faisaient de bonnes antiques lampes à pétrole, tous les sièges occupés, et nous faillîmes heurter des corps inertes couchés sur le plancher. Ils gisaient par terre, longs étendus, côte à côte enroulés dans leur ample manteau gris, ils gisaient comme des mouches couvrant un

plancher aux premiers jours d'hiver. "Qu'est cela" dit le général, tout à fait surpris et même un peu courroucé, quel spectacle inattendu! on se croirait à l'opéra, au lever de rideau d'un beau décor, au premier acte. C'était bien cela. Et comme il s'avancait pour réveiller les dormeurs et les chasser. Ceux-là, me dis-je sont hors de nuire, et puis, il vaut mieux voir son ennemi couché que debout. Et au général: "Qu'allez-vous faire? Laissons-les dormir, ils sont si fatigués, allons ailleurs - Puisque vous le voulez, nous le ferons ainsi". Il revint au vestibule et interpellant un officier "Ils dorment tous, tous, au salon, comment sont-ils si fatigués?"

Il ne mérita certes pas ce jour sa réputation de chef intransigeant et s'assit avec bonne grâce sur une méchante petit chaise de bois. Un officier était à mes côtés. Je lui dis (encore une douce banalité) "Vous devez être tous bien fatigués aujourd'hui - Il répondit avec simplicité : Oh! pour nous ce n'est rien, dans quelques instants nous dormirons, mais je ne voudrais pas être le général, quand nous irons nous reposer il ira travailler jusque trois heures du matin."

Alors nous dîmes bas au général: "Bonsoir, nous allons dormir", et nous n'entrevîmes plus que théories de soldats qui montaient et descendaient en silence, telle une chaîne sans fin. Combien y en eut-il? Point des centaines, certes plus de mille.

L'intendant se rendit compte de cette foule inquiétante. Nous le croisâmes sur le palier. Il se présenta "Madame, dit-il, vos souterrains abritent sans doute des provisions de ménage, du beurre, des oeufs par exemple. Mais hommes sont honnêtes, mais qui pourrait répondre de l'intégrité complète d'une pareille bande. C'est pourquoi je vous rappelle de prendre les clefs qui vous paraissent précieuses bien que je pense que cette précaution n'est point nécessaire." Je le remerciai. Mais plutôt être pillée que de faire l'effort de descendre, les clefs demeurèrent sur leurs portes respectives et nulle denrée ne fut effleurée.

Nous entrâmes dans notre chambre sans nous douter, ô innocents, que nous allions côtoyer un vrai danger.

Au moment de se déshabiller mon mari, sans aucune raison de méfiance ou d'inspection et plutôt par simple habitude de maître de maison devant lequel, sans frapper même, toutes les portes s'ouvrent, ouvrit celle du bureau du premier étage qu'il avait lui-même précédemment assigné. Ce qu'il vit l'éclaira d'un coup (comme un éclair). Le général, car c'était lui, était assis devant le bureau, deux officiers à ses côtés, en grand silence, la tête penchée assidûment sur des cartes recouvrant la table. Tous, prêts à bondir, se soulevèrent brusquement. Reconnurent-ils mon mari ? nous l'ignorerons toujours. Car lui s'était éclipsé sans demander son reste, sans s'excuser même et il venait de comprendre, enfin ! que c'était bien la guerre.

Pareille imprudence eût pu nous coûter cher en muant une simple étourderie en un perfide espionnage.

Le lendemain 24 août, je descendis à cinq heures du matin car j'avais entendu la veille que telle serait l'heure du départ et malgré ma fatigue, j'entendais y être. Pour être certaine d'être reconnue, surtout par les soldats, je pris soin de revêtir ma petite tenue de la veille.

Plusieurs de ces messieurs attendaient déjà. Le général parut, l'air préoccupé "Bonjour, général lui dis-je sans lui tendre la main, avez-vous bien dormi ? - Très bien, répondit-il sèchement." Ma question se doublait d'une pointe d'ironie car je me doutais qu'il lui était matériellement impossible de dormir. Moi-même dont la chambre n'était pas plus éloignée de notre drapeau que ne l'était la sienne, n'avais pas pu fermer l'oeil car ce respectable emblème avait claqué furieusement toute la nuit avec une impétuosité que je ne lui avais point encore connue depuis quinze jours qu'il était hissé. On eût pu croire transi d'un esprit invisible qui l'animait à protester contre l'invasion de son domaine.

Le général se dirigea vers le vestiaire du vestibule, en ouvrit la porte, n'y entra pas.

Je vis alors un spectacle pénible, vrai spectacle

de guerre : trois soldats s'y trouvaient, deux étendus en cadavres sur de la paille, le troisième debout devant l'appareil téléphonique. Celui-ci était prétendument éveillé, et c'était sans doute pour se rendre compte de son état que le général avait entr'ouvert la porte : Porte interdite!

Je verrai toujours ce télégraphiste debout sur des jambes vacillantes, le cornet peu ferme entre ses doigts, les yeux ouverts qui ne distinguaient plus et sa tête, sa grosse tête, à chaque instant détachée du col et roulant de gauche à droite sur la poitrine d'où un sursaut de volonté la rétablissait sur le col.

"Voyez ces malheureux! dis-je au général - Qui, dit-il, ceux-là peuvent être fatigués, ils ne sont que trois et ils n'ont de repos ni le jour ni la nuit."

En regardant vers ces "malheureux", je vis dans la prairie contre le vestiaire un grand landau dételé. Quatre officiers d'aspect tout débonnaire y travaillaient assis. C'était la voiture de justice. C'étaient ceux qui eussent pu, d'un geste, nous clouer au poteau.

Un peu plus loin, les cuisines roulantes où ils égorgèrent trois veaux, puis des tentes nombreuses, et tant de soldats si entrés déjà dans notre rayon visuel que nous ne les remarquions plus.

Etat-major, général, officiers, soldats, cour de justice, cuisines, poste, je les avait donc abrités tous alors que, convaincue de dire la vérité je leur avait deux fois affirmé qu'il m'était impossible d'en recevoir aucun!

Ah! ces impossibilités, si fréquentes durant les guerres, avec quelle bonne foi le civil les allègue! avec quelle dextérité "l'autre" les renverse!

L'intendant passa près de moi. Au mépris de toute connaissance de l'art de la guerre je lui dis ingénûment : "Reviendrez-vous pour le dîner ? ou ce soir ?" Il s'arrêta, demeura, une seconde interdit, étouffé sous mon ignorance mais sa bonne éducation lui permit de me répondre poliment sans trahir les secrets de l'état-major : "Peut-être à midi, peut-

être jamais."

Une heure plus tard il allait se rappeler ma question intempestive, et me servir mieux encore en y répondant très sincèrement, alors qu'il pouvait le faire sans trahison.

Depuis l'entrée subite des troupes chez nous une angoisse nous poignait. Fallait-il garder ici nos filles, ou bien les éloigner. Chacun se séparait de ses enfants, chacun se sauvait soi-même, nous seuls, tenaillés d'incertitudes, balancés entre l'optimisme de notre tempérament et le pessimisme de nos voisins avions été surpris pieds et poings liés par l'ennemi.

Une pensée me vint alors, qui fera sourire les uns, hausser l'épaule des autres. La suite prouvera que cette pensée n'était point la pire et pouvait encore être suivie.

J'étais assise dans le vestibule d'entrée, attendant leur départ, sommeillant et réfléchissant. A deux pas de moi le général, assis seul, attendait son déjeuner et son auto. Il réfléchissait à son commandement et moi aussi, sans qu'il s'en doutait, je réfléchissais au mien.

Nous sommes délivrés me disais-je, les voici partis, mais comment ceux qui les suivront se comporteront-ils ? Nous ne fuirons pas volontairement d'ici. Les garder près de nous, (nos enfants), dans un continuel passage de troupes c'était, disait-on, imprudent, les emmener au travers des périls de la route, ou les laisser seuls ici, jamais, les confier au pensionnat des religieuses Ursulines, à Mons, dont je connaissais la sainte supérieure qui de plus était Allemande, oui, mais il était trop tard, nous étions prisonniers et encerclés chez nous.

Après avoir réfléchi sur l'opportunité de ma demande je me dis que puisque le général s'était montré correct dans ce jour, le plus incertain, de notre première rencontre avec l'ennemi, pourquoi ne le serait-il pas jusqu'à la fin ? Je me dis aussi que, après tout, lui parti et eux tous, nous ferions de son avis le cas qu'il nous plairait d'en faire,

rien ne nous obligeait à le suivre.

Je fis un léger mouvement vers le général : "Général lui dis-je, je voudrais vous demander un avis." Il se redressa vivement, sortit de ses calculs et me prêta une oreille attentive. Je continuai : "Comme vous le voyez, nos filles sont ici. Nous pensions les abriter dans un couvent durant la guerre mais avec une telle rapidité vous fûtes chez nous que maintenant nous nous y trouvons pieds et poings liés. Pensez-vous que nous pourrions les mener aujourd'hui à Mons ? - Madame, dit-il, je ne vous le conseille pas, les routes sont à tel point encombrées de troupes que vous n'y passeriez pas. Mais puisque vous voulez bien me demander un avis je vais me permettre de vous le donner très sincèrement : Pourquoi risquer les grandes routes incertaines quand vous êtes plus en sûreté chez vous ? Rester chez soi est ordinairement le meilleur parti. Nul ne sait combien de temps durera la guerre, ni si elle sera terrible, nul ne connaît l'avenir, mais en restant et surtout en montrant que vous êtes chez vous, en gardant votre autorité de maîtres de maison telle que vous l'avez gardée depuis hier parmi nous (il se rappelait de sa fuite éperdue et inutile de la veille à l'heure du dîner et comme je lui avais désigné la place lui assignée chez nous, la première - après les nôtres), sauf un accident imprévu, car dans les guerres tout peut arriver, vous vous félicitez d'avoir eu le courage de rester."

Il paraissait de très bonne foi. "Merci" lui dis-je. A ce moment un soldat vint l'avertir que le déjeuner était servi. Il se leva aussitôt mais mon mari ni moi n'eûmes plus la force de présider ce repas, d'un geste discret je lui indiquai la salle à manger, il s'y précipita impatient de pouvoir bientôt démarrer et nous nous réfugiâmes au bureau où seuls enfin et absolument à bout nous tombâmes assis l'un en face de l'autre, sans nous voir et sans nous parler!

Les temps de repos sont toujours mesurés durant les guerres. Dix minutes à peine s'étaient écoulées, je fus debout, me rappelant avoir oublié dans ma chambre

un objet qui ne pouvait point y traîner. Dans l'escalier je rencontrai l'intendant : "Madame dit-il, puis-je vous obliger dans votre ménage. Grand merci il me reste six pains, une aubaine pour longtemps." Il passe, je monte et aussitôt je descends vers les offices. Le domestique me cherchait et accourt vers moi : "Madame la Comtesse, Madame la Comtesse tout à l'heure il nous restait six pains maintenant il n'en reste plus, plus du tout. Alors, lui dis-je, qu'est-ce que cela fait, il ne faut plus en donner, quand ils seront partis nous irons déjeuner chez nos petits voisins. Ce mot ne lui plut pas, il voulait "voir" son pain, pour s'assurer qu'il en restait encore. Mais Madame fit-il indigné et nous n'en avons plus et les soldats disent qu'ils doivent partir et n'ont pas mangé depuis hier, et ils se fâchent et exigent."

Je cours vers l'intendant, je le trouve enfin et lui raconte ma disette. Il sourit comme s'il s'attendait à me revoir, et sort prestement. Quelques minutes plus tard, il rentrait à la salle à manger un immense pain à la main, et le brandissant parmi les têtes de ses camarades amusés "Voilà dit-il, voilà pour vous, pour vous seule, n'en donnez plus à personne, à personne!" Je remis au domestique ce précieux objet entouré de toutes mes recommandations : c'est le dernier, n'en donnez à personne, enfermez le. Un soldat restait immobile dans le fond de l'office "Voilà dit Jules, "celui qui dit qu'il a faim". Je fus droit à lui et le regardant d'un air inquisiteur : C'est vrai que vous avez faim ? - Oh Ya, ganz wierklich!" Ses yeux cerclés et brillants témoignaient sa véracité. "Donnez lui une grosse tranche bien beurrée, et puis ce sera tout." Mais un autre soldat timide et affamé huma la douce odeur du pain et accouru à peine le premier sorti, puis un autre, puis deux autres, chaque fois je disais à mon domestique ébahi : Encore une tranche, une grosse tranche parce que celui-ci à très faim, et puis, surtout gardez et enfermez le reste. Quand ils furent tous partis il en restait une croûte qui fit merveille à notre

dîner.

Maintenant les voitures étaient avancées, je vis sur la glace d'avant de la première la trace ronde et nette d'une balle à l'endroit des yeux du chauffeur, détail sans importance du reste en ces heures de fièvre. Le général d'abord, les autres ensuite vinrent nous saluer avant d'entrer en voiture. Nous nous tenions au vestibule d'entrée. On ne se tendit point la main ni on se congratula, on ne se dit ni au revoir ni à bientôt, on se sourit légèrement et se fut tout.

Une arrière garde de quelques hommes et l'intendant demeuraient encore et parcouraient le château pour y mettre de l'ordre et pour y reprendre les objets oubliés. Je me gardais bien de les suivre : ou bien tout ce qui eût pu les tenter était pris ou bien si, fait invraisemblable, la correction de ce corps d'armée était telle que rien n'eût disparu il était d'autant plus inutile de m'imposer une fatigue supplémentaire.

Je demeurais assise, vaincue par la fatigue quand passa très rapidement l'intendant. Il me reconnut, s'arrêta, et me jeta ces mots réponse à mon innocente question une heure auparavant : "Madame, la Sambre est passée, nous partons définitivement. Je vous salue." On ne le revit plus. Nous pensâmes : C'était donc le passage de la Sambre qui vraisemblablement préoccupait le général.

Il était dix heures du matin. Que d'événements imprévus ont bouleversé notre paisible existence depuis la veille, depuis douze heures!

C'est ici le lieu à ne pas laisser tomber dans l'oubli la bonté que nous témoignèrent nos deux vieilles voisines de 75 ans chacune Catherine Demanet et Léonie Rombaux, toutes deux veuves et isolées. Aussitôt notre état-major évacué je courus vers elles pour m'informer si elles avaient échappé à la tourmente, s'il leur restait quelque nourriture, bref ce qui leur était advenu ? C'était deux ménages pauvres, les plus pauvres du village, jouissant de la considération générale, et nos estimées locataires. Non seulement par une protection spéciale, ou par un

de ces hasards qui se jouent pendant chaque guerre elles ne furent pas molestées mais elles ne virent point l'ombre d'un soldat tandis que nous à cinq minutes de chez elles en fûmes écrasés. Alors se montra leur coeur meurtri depuis plusieurs générations par une éducation chrétienne. Apprenant, fait incompréhensible pour elles, que le château était dépourvu ".. Et vous n'avez plus rien ?.. Ce n'est pas possible.. Et Monsieur le Comte ne pourra pas déjeuner ?.. Mais alors il faut qu'il vienne ici.. et tout le château.. nous n'avons que du pain.. mais il y en a tout de même.. je vais faire du café.. pour Monsieur le Comte.. dites-le lui s'il vous plaît". Je remonte au château, j'avertis les miens de l'auberge qui leur est offerte : un déjeuner au "Chanteur"! nous étions six, trois d'entre nous vinrent chez chacune d'elles, et jamais hospitalité ne fut mieux offerte, ni plus joyeusement acceptée.

Une heure après leur départ je descendis dans les cuisines pour y constater l'étendue des dégâts. En effet comment des centaines d'hommes eussent-ils pu passer, sinon sans saccager volontairement du moins sans abîmer beaucoup, involontairement, par la seule pression du nombre. Je m'attendais à tout en entrant dans mon domaine et je ne vis rien, pas un cuivre disparu, tous étaient étalés tel qu'ils le furent toujours, tous les petits pots accrochés à leur crédence, les armoires gonflées de leur vaisselle, les buffets offrant leurs petits ustensiles de cuisine. Je pensais voir l'effet d'un déluge dévastateur et rien n'était dévasté, pas même mes pots à conserve si pleins, si appétissants, si beaux d'espairs. Satisfaite je continuai mes investigations dans tous les souterrains. J'y trouvai tout de même un objet inattendu que je n'y avais jamais rencontré et que, s'il plaît à Dieu, je n'y rencontrerai plus.

Assis à la table de l'arrière cuisine un gros sous-officier y dînait (de son épaisse et tonifiante soupe de pois). Bien qu'il me parut plus dangereux découvert seul dans une cuisine déserte qu'au milieu de sa troupe, en plein air, je continuai à marcher

vers lui comme si je ne l'avais point aperçu. Il se souleva un peu sur sa chaise : "Wasser dit-il - Dà en désignant une pompe à ses côtés - Gesund ? fit-il d'un air méfiant - Ce n'est pas de l'eau de fontaine, mais il m'arrive parfois d'en boire, en passant" Dann! fit-il résigné. Il but d'un trait, remercia, sortit, enfourcha son cheval, un immense bai, décousu, qui l'attendait, sellé (depuis quand ?) dans les caves du château et qui m'est resté présent tant il semblait peu taillé pour une épopée guerrière - et disparut à jamais.

Vers le 25 août - Un sous-officier bavarois, épais, s'arrête devant le château. Que voulez-vous ? (Car nous nous sommes parfaitement trouvés de les interpeler aussitôt leur venue. Qui, dit-il, avez-vous à loger ? - Personne - Personne ? - Et qui attendez-vous ? - Personne. Notre bonne foi lui parut si évidente qu'il tourna bride et prit le galop.

Son cheval, un gros pommelé d'aspect fruste comme son maître, les oreilles toujours pointées, nerveux malgré son poids, les membres pesants bien que légers dans son allure me parut être un poulain - et il avait douze ans!

Un sous-officier accompagné d'un homme et suivi de trois autres arrive à pied. Il fait le tour du château et ne voyant personne venir à son secours, car il paraissait d'allure faible et timide il monte l'escalier du facteur, et sonne. Que voulez-vous ? - Il tousse comme un homme légèrement enrhumé, et s'explique : Je viens voir si vous pouvez nous donner un peu de paille pour nos chevaux - Où êtes-vous cantonnés ? - A Lobbes - Vous n'ignorez pas que nous venons de loger tout l'état-major du VII<sup>e</sup>. Comment pourrions-nous vous fournir ? - C'est vrai dit-il résigné. Voyant sa bonhomie : Voulez-vous une tasse de café ? Il répond faiblement : Merci! car c'était bien autre chose qu'il souhaitait. Par habitude j'ajoute : Une tartine ? Il répond dans un pâle sourire : Je veux bien. Il était très grand, très long, très distingué, il suivait à Paris des cours de

philologie interrompus par la guerre. L'assiette de tartines était devant lui. Sur mon offre il en prit une et s'excusa : "Je n'aurais pas dû l'accepter, mais mes hommes et moi avons faim, le train est toujours servi le dernier." On voyait qu'il se modérait en mangeant : Voulez-vous encore ceci lui dis-je ? - Merci, mais si vous me le permettiez je l'accepterais pour mes hommes - Prenez." Je vis alors trois de ceux-ci rôder autour de l'escalier comme des hyènes escomptant un cadavre. Il leur remit ces tartines, évidemment trop minces pour la circonstance, puis revint vers nous : Quel est mon devoir, dit-il. Il voulait dire : Quel est mon dû?" Nous lui répondîmes qu'il nous traiterait de même si nous devions un jour échouer en Allemagne et on se quitta contents lui d'être à peu près rassasié, nous de ne pas être réquisitionnés.

Je note en passant, pour ne pas l'oublier, la physionomie de l'homme qui l'accompagnait. Bien que jeune encore, tout en lui était gris : le visage, les cheveux, les yeux, les mains, l'uniforme, je ne dirais point le visage : il n'en avait pas.

Je ne perçus jamais allure aussi noble, terne, indifférente, neutre en un mot, bref une momie articulée. Ses yeux ne se posèrent nulle part, sa pensée demeura toujours absente, même quand il mangea, même quand il me répondit car je me mis cette légère infraction de tenter de le faire parler devant son chef en observant si le ton de sa voix était gris également : Il le fut ! et je n'obtins que de brefs monosyllabes qui tout en paraissant répondre à ma question priaient en sorte qu'on le laissât en repos.

Il partit emportant le secret de sa mélancolie, si toutefois il avait un secret, ou de la mélancolie car peut-être, qui sait ? peut-être était-il assez misérable pour n'avoir même pas ces tristes choses en lui.

30 août - Je descends l'escalier me rendant au salon où des voix étrangères m'intriguent. Je gagne le vestibule et qu'y vois-je, un soldat balourd, immobile, d'aspect timide parce qu'il ne se sentait

pas à sa place, porteur d'un seau d'écurie, vide. Que faites-vous ici, dis-je sévèrement ? Il regarda le seau d'un air navré "Wasser. fit-il... pour boire." L'éclair d'une seconde je fus indécise, le laisser là, seul, errer dans le rez de chaussée, ah ! non, appeler pour le mener à la fontaine, non encore, et du reste qui appeler ? le chasser, mais je le retrouverais avec son seau vide à chacun de mes tournants, l'injurier parce qu'il s'était permis d'entrer dans mes appartements sans y être autorisé. Mais savait-il seulement le malheureux, où il était, et à qui il eût pu s'informer ? Et puis c'était un homme, un être humain, il avait soif, il demandait humblement à boire, dans un seau d'écurie !

Je n'hésitai pas longtemps. Suivez-moi lui dis-je. Et, bien que ces voix d'hommes, trois officiers discourant au salon, sollicitaient ma présence, je descendis rapidement les marches du perron. En traversant la prairie devant le salon je me retournai pour voir si ce silencieux m'avait comprise et suivie. Rien d'insolite ne surprend durant la guerre, et cependant je fus surprise en découvrant sur mes talon non point un soldat mais une quarantaine de soldats, muets comme des ombres, marchant à la file, chacun porteur d'un seau vide. Je souris à ce spectacle connu des campagnards, je repris la tête de ma troupe comme un tambour major sans canne, et parvenue au chemin de la fontaine je m'arrêtai. Voilà dis-je mais on ne la distinguai guère, cachée sous les broussailles. Le premier seul me crut et emprunta le sentier, les autres méfiants et las, attendirent. Tout à coup, un cri de triomphe "Quelle ! Quelle !" Mot magique pour tous les soldats poussiéreux ! Ils se précipitèrent, se bousculant dans ce très étroit sentier glissant, et les laissant à la douceur du contact d'une eau fraîche et pure je rentrai vivement au château reprendre d'autres, mais analogues, fonctions.

12 septembre.

Quelques hommes passent en traînant devant le château. Une fenêtre s'ouvre : Que voulez-vous ?

Mieux - Qui êtes-vous ? - Soldaten (on le voyait bien)! Ils continuent à marcher vers les écuries pensant n'y voir personne mais ils ont la malchance d'y rencontrer ma belle-soeur. Mêmes questions, memes réponses. Pour les amadouer, pour les inciter à partir elle ajoute "Café ? - Neine, danke". Vraiment ceux-là n'avaient point faim mais ils étaient curieux et en quête d'une aubaine à convoiter, "Qu'est-ce cela dit l'un en regardant la tour du château d'un air distrait, et sans paraître attacher de l'importance à la réponse "C'est le drapeau belge - Je croyais que c'était le drapeau d'ici, ou un drapeau de la Croix Rouge." Il ajouta comme en un rêve : "Triste! Triste la guerre! Triste pour nous! Triste pour vous!"

En revenant vers le château suivis de ces hommes, nous vîmes un sous-officier dans la prairie où il exerçait son cheval à franchir : un fossé, des tas de genets coupés, et tout ce qui lui semblait bon à être transformé en obstacles, même élevés. Il s'en donnait à coeur joie et recommençait toujours : singulier divertissement en temps de guerre, - se disait sans doute le cheval!

Vers la grille, ils rejoignirent un camion vide. Nous supposâmes qu'étant désœuvrés et en garnison dans les environs, en passant devant ce château fermé ils l'avaient cru abandonné et bon à visiter.

Une bande d'une trentaine de soldats armés d'une bêche portée sur l'épaule comme un fusil, entre dans le parc, côté porte du chemin de fer. L'un d'eux s'avance seul et traverse la prairie contre le château, vers le perron. Mon mari l'interroge. Que désirez-vous ? - Montrez nous les tuyaux de cuivre que vous avez enlevés de vos serres. - Quoi ? fit mon mari surpris - Vos cuivres, ça dit-il en désignant ses boutons - Ne riez pas! je vous dis de me montrer vos cuivres - Je n'en ai pas, je vous l'ai dit, et puisque vous ne me comprenez pas suivez-moi à la serre, je vais vous y conduire."

Il part seul en avant, tous suivent. Ils arrivent près du potager, y entrent, et là, debout sur le seuil de la porte mon mari se retourne vers eux, et

désignant avec emphase l'intérieur de la serre :  
"Voilà mes serres, fit-il et voici leurs tuyaux!"

Or c'était une misérable serre branlante aux murs effrités, à l'armature rouillée, aux carreaux de vitres décollés, faute de mastic frais, aux tuyaux de fer bosselés, inutilisables presque, et du reste depuis vingt ans non utilisés, qui attendaient depuis si longtemps d'être réparés - ou culbutés pour être reconstruits ailleurs. Chaque année, en considérant ce fantôme de serre on disait : "Nous ferons cette dépense l'an prochain et l'an prochain restait toujours prochain.

L'homme ne voulut pas démorde. Commencant à se vexer de ne rien découvrir : "Ne mentez pas! Dites où vous avez caché vos cuivres." Je vous dis que je n'en ai pas caché, et puisque vous le savez mieux que moi cherchez vous même ou vous voudrez chercher." Et il rentra en les laissant à leur perspicacité et à leur indécision. Une heure plus tard l'un de nous regardant par la fenêtre du petit salon vit ces gens se diriger tous vers la grille du parc qu'ils avaient franchie en arrivant. Ils avaient réintégré leurs bèches sur l'épaule et marchaient de l'allure lente et découragée que connaissent les chasseurs rentrant bredouilles.

Je fus aux écuries et je vis, partout où ils avaient passé, des terres soulevées en taupinières. On suivait leurs traces sur la largeur d'une trentaine de pistes, leur route était jalonnée de leurs investigations. Dans les chemins, dans les prairies, dans le bois, le potager... une bande de sangliers avait passé.

De ces serres mystérieuses, de ces cuivres précieux nous ne connûmes rien. Mais y réfléchissant nous pensâmes ceci :

Notre voisin Molenbaix possède des serres superbes, parfaitement aménagées. Sans doute une dénonciation anonyme - de plus - à la commandantur aura fait confondre les deux propriétés, l'une pourvue en effet de somptueux appareils en cuivre l'autre délaissée sous la rouille de ses ferrailles.

Je sors par la porte des souterrains et me trouve

en face de deux immenses géants, géants par la taille mais plus encore par la carrure et l'épaisseur des épaules telle que je n'en vis jamais de semblable, immenses statues muettes, immobiles, masses de chair sans aucun rayon d'esprit : "Que voulez-vous ? café ? Ils tournent à peine la tête pour me répondre, et ne répondent pas. Leur silence me paraît inquiétant, je m'éclipse prudemment et vivement, je fais beurrer deux grosses tartines, je les leur offre. Ils semblent ne point m'entendre, leur visage ne recèle aucun signe, enfin ils allongent très lentement vers moi une énorme main et non point des doigts, mais des tenailles gonflées et tandis que je me demande si ces tenailles ne vont pas me resserrer pour m'étouffer je découvre dans un repli des doigts un mince billet roulé. Avec hésitation je touche à ce billet, je le déroule, j'y lis : Chemin de Leval.

Je désigne pour la leur octroyer complètement les tartines qu'ils tiennent écrasées et je dis à voix haute comme pour les réveiller : "Leval, là! Là, Leval! et ici chemin de Leval, ici chemin de Leval!" Leur visage pétrifié indique qu'ils n'ont rien saisi, et cependant, ô prodige ou hasard, ils ont compris tout au moins la direction de mon doigt et s'éloignent de ce côté, combien lentement!

Ils partent sans me regarder, sans me remercier, sans se retourner vers l'accueillante demeure comme le firent tant d'autres en cet endroit. Et tandis que je les suivais des yeux pour redresser le cas échéant, leur parcours je remarquai leur marche étrange. Doucement ils semblaient rouler plutôt que marcher et me rappelèrent ces géants de Bruxelles promenés dans la ville aux jours de kermesse qui se déambulent dans la ville, l'air absent.

Eux déambulaient aussi sans que rien les arrêtât, ni l'étroitesse du sentier où leurs épaules se touchaient, ni les aspérités de ce sentier abîmé de rigoles par un gros orage de la veille.

Eux aussi ils avaient l'air absents, l'allure incertaine et en les observant on ne découvrirait rien, qu'un impénétrable mystère. Marcher vers l'inconnu, partir, s'éloigner du présent, voilà le seul rêve

qu'ils poursuivaient en s'écartant. Avec le rêve suprême qu'ils n'eussent pas osé avouer à eux-même, de peur qu'on ne l'entendit : retrouver la Sainte Russie!

Car c'étaient des Russes, prisonniers évadés sans doute, entrés en sourdine, sortis de même, dont nous ne connûmes rien. Pauvres égarés combien de temps ou plutôt combien peu de temps auront-ils erré sur nos routes, semées alors de pièges tendus contre "l'ennemi".

J'ai regretté de ne pas leur avoir donné davantage, de ne pas les avoir fait rentrer. Mais ils étaient si étranges, si mystérieux, si las : deux vraies cariathides debout! Et puis la terreur qui les tenaillait sous leur carapace glacée ne leur eût pas permis de s'expliquer.

Un chemineau demande à dîner. On l'installe dans la petite chambre près de la porte d'entrée des souterrains, et on lui fait payer son écot par des récits.

A Charleroi le 23 août il traverse le pont de la Sambre en face de la gare. Un régiment de dragons se présente pour le passer aussi et il entend le capitaine dire à l'un de ses hommes "Eh! ne pense pas à ta mère! Ta mère c'est la Patrie!"

Trois jours plus tard, à Jemappes, sur la grand'route, il croise un Anglais seul dans ces parages, assis sur la terrasse d'un café. Il boit un verre de bière, sa carabine à ses côtés. A cet instant dans un chemin de traverse quatre Allemands se dirigent au pas vers la chaussée. Ils n'avaient point vu ni point encore pu voir l'Anglais, mais lui les avait vus. Il attire doucement à soi la carabine et se tient prêt à tirer. Les Uhlans débouchent sur la grand'route. L'Anglais tire et abat le premier, puis le second, puis les deux autres, puis un cheval, puis un second cheval, les deux derniers parvinrent à s'échapper. L'Anglais se rassied, vide son verre, paie, et continue sa promenade, le plus naturellement du monde.

Au sortir de Jemappes il fut massacré.

Mon narrateur admira sans réserve ce trait

héroïque, mais ce qui l'émut plus encore ce fut le spectacle du chalet X qui fut incendié au combat de Gozée. Surtout le spectacle de la cave détruite dont on voyait les innombrables et informes bouteilles gisant en miettes sur les débris du chalet. "Il y en avait bien cinq mille.. on a jamais rien vu de si triste!"

Septembre - Visite du docteur Houtain.

Sa maison est transformée en hôpital. Beaucoup de blessés, presque tous français. L'un d'eux, jeune prêtre, souffrait d'une blessure bénigne dont le docteur espérait le guérir rapidement. A son inspection du soir il le trouve un jour plus agité que de coutume "Et bien, voyons, qu'avez-vous ? Dites-moi ce qui vous tracasse ? - Docteur! Dieu m'a précipité : c'est moi qui ai commandé le feu à Lobbes! Que vais-je devenir ? Le Docteur lui dit tout ce qu'il pouvait lui dire, mais en vain, la fièvre montait toujours jusqu'à ce qu'il s'éteignit, le matin.

Un autre, jeune encore dont une balle avait effleuré la carotide parlait haut ce qui importunait ses voisins, - et priait de même. On l'entendait : Coeur de Jésus, sauvez la France! Sainte Vierge, protégez la femme et les enfants de mon commandant! Jeanne d'Arc, aidez-nous! "Pas si haut, André, vous contrariez le sommeil de ceux qui doivent dormir! - Oh je vous en prie, docteur, ne m'appellez pas André! Appelez-moi Robert! Ma mère m'appelle toujours Robert."

Le soir le docteur le trouva assis au jardin, fumant une cigarette, deux choses interdites pour lui. "Que faites-vous là, Robert. Rentrez et couchez-vous bientôt."

En faisant sa tournée du soir le docteur s'en fut à son lit "Docteur, vous m'avez donné un bon commandement! Comme je suis bien au lit! Et comme je vais dormir! si bien dormir!"

Il s'endormit en effet, et ne se réveilla plus!

Un Bavarois, instituteur de son métier, causait agréablement et passait parfois un bout de soirée avec le docteur. Celui-ci lui dit un jour : "Ce qui

me surprend c'est que vous avez été témoins comme nous avons reçu votre jeune princesse de Bavière notre reine quand elle est arrivée chez nous, nous l'avons acclamée avec joie, avec enthousiasme et vous, Bavarois avez tout oublié en envahissant la Belgique! - Il se redressa, dit sèchement : A la guerre, nous tous Prussiens!" et tourna les talons.

On nous annonce un major, des officiers, des canons. Ils vinrent dès l'après-midi même, sortant des bois de la Vecquée d'où ils avaient bombardé les forts de la Meuse.

Le major, homme paternel, semblait devoir se complaire beaucoup mieux dans les délices de la campagne que dans ceux des camps. Il habitait une propriété où il vivait entouré d'amis proches, ou plus lointains. "Chaque jour, de midi à une heure et demie le dîner est servi, la table mise, et tous ceux qui passent près de chez nous à cette heure entrent, et dînent chez nous. Ils le savent, mais ils savent aussi qu'à deux heures la table et le dîner sont enlevés et pour qui que ce soit, on ne les remet jamais. Ce repas piqué d'improviste donne beaucoup d'agrément à notre existence de châtelain. Nous ne savons pas qui nous aurons le plaisir de recevoir, mais nous savons que nous recevrons quelqu'un. À ce moment je vis qu'il tenait un papier en main. La poste venait d'arriver "vous avez reçu une lettre, lui dis-je, lisez-la donc" Il sortit et revint peu après rasséréné "Je vous remercie, dit-il, de m'avoir autorisé à lire ma lettre, elle est encourageante et vous savez qu'il est bon pour les soldats en campagne d'être encouragés. Ma femme m'écrit que je ne sois pas inquiet, que tout va bien jusqu'ici chez nous. J'ai distribué les rôles avant de partir. Ma femme a la garde des enfants, avec la défense de ne les quitter quoi qu'il arrive, la conduite du ménage, et la garde de la maison avec la défense de l'abandonner sous quelque prétexte que ce soit. Pensez que nous tous, les hommes, sommes partis : moi, mon fils aîné, mon garde chasse, mon jardinier, mon chauffeur avec l'auto, mes serviteurs, il a fallu bouleverser tout cela du jour au lendemain et remplacer des serviteurs

éprouvés par des jeunes gens très jeunes ou par de presque vieillards. Ma fille a la garde de la propriété. Elle est énergique, je pense qu'elle sera dans son rôle."

Un de ses officiers était très brun, d'une taille dépassant de beaucoup la moyenne et paraissait discret et bien élevé "Et vous Monsieur n'avez-vous point reçu de lettre ? - Oh moi, Madame, je suis célibataire, alors je reçois peu de lettres, et quand par hasard j'en reçois une c'est quelque chose de.. de.. de neutre."

Lui aussi était campagnard dans l'âme. Elevé par son grand-père qui aimait les animaux il avait voulu que ses enfants soient élevés parmi eux "Il est rare, disait-il, de rencontrer de jeunes dévoyés dans les éducations de ce genre. Il s'adonnait particulièrement à l'élevage des shetland. Il venait d'en payer un couple si cher, m'exclamai-je - Oui, c'est le prix, mais ils sont si beaux. Si on connaissait leurs qualités que n'atteignent aucune autre race de chevaux ils seraient bien plus recherchés. On s'obstine à les regarder comme des jouets et ils sont de très vaillants serviteurs.

Par exemple, ajouta-t-il en souriant, ils ne me conviendraient pas comme montures. La vie m'offre, en effet, incessamment deux problèmes, trouver un cheval, et un lit à ma taille. Pour le moment, j'ai un cheval." Il montait en effet un aubère nerveux et superbe, râblé, grand et élégant, qui paraissait un peu rétif, mais excellent.

Un autre officier, l'opposé du premier, était de taille exigüe et souffrait, car c'était une souffrance, d'une timidité excessive. Très blond, très effacé, très laid et il s'efforçait d'atténuer sa laideur par son sourire qu'il maniait à merveille. Quand, par hasard, son regard rencontrait le mien, aussitôt il rencontrait un sourire, du coup nous étions d'accord et il avait gagné sa partie. Une seule fois je lui adressai la parole : "N'avez-vous point reçu de lettre ?" Il rougit et murmura comme un souffle : "Nur eine!" Lisez-la donc!" Il s'esquiva, et puis rentra au salon d'une façon tellement

discrète que je ne m'aperçus ni de sa disparition, ni de son retour.

Le lendemain, une vraie épreuve se dressa devant lui. Son cheval sellé, prêt au départ, un vrai carcan du reste, boitait brutalement du devant. Le voilà donc désigné aux regards sacarstiques de tous les passants de la route, lui qui craignait tous les regards. Il fut infiniment confus de défiler dans cet équipage et préféra même en descendre et subir la honte complète de passer la bride autour du bras, tête basse à ses côtés. Mais qu'importent pareils détails en ces heures si tragiques. Ce même cheval boiteux et misérable ne le mena pas moins devant Maubeuge - Maubeuge imprenable!!! - où chacun, lui comme les autres sans doute, fit ce que l'on sait.

Nous observâmes que dès deux heures de l'après-midi le canon gronda plus fort dans cette direction. Le lendemain, roulement continu. Le surlendemain et les jours suivants, le fracas devint intolérable. Nous dûmes : Il n'est pourtant pas possible que ce petit Eliacin fasse tant de bruit!

Un Allemand passant par ici attendait à "la petite porte". Il fut surpris lui-même que, de Maubeuge, nous ressentions de pareils effets et que nos pauvres vitres qui geignaient à fendre l'âme, ne fendissent point elles-mêmes, tenaient bon.

Le dimanche, Monsieur le Curé nous dit qu'à l'instant de l'évangile un coup plus violent encore ébranla les murs de telle sorte que les fidèles tressautèrent "moi le tout premier fit-il" les têtes se tournèrent unanimement vers la porte et les hommes se précipitèrent un instant dehors.

Et mes filles, étonnées par ce bruit effroyable, se rapprochant des fenêtres de leur chambre d'étude qui donnait vers Maubeuge, eurent la surprise de voir leurs manches bouffantes se soulever très haut à chaque coup de canon et retomber, par le seul fait de la déflagration de l'air.

Ici se termine le manuscrit de la Comtesse de LOUZ -  
CORSWAREM.